LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
d ANDRÉ LORULOT
16, rue de Bagnolet
ROMAINVILLE (Seine)

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS

FRANCE
Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »

ÉTRANGER
Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

SIXIÈME ANNÉE — N° 285 | DIX CENTIMES | JEUDI 22 SEPTEMBRE 1910

L'ESPRIT DE VINDICTE

Il est indispensable de nous attaquer à l'esprit de vindicte, de le stigmatiser et de nous en délivrer. Cet esprit, dont tous les hommes actuels sont animés est l'essentiel soutien des institutions autoritaires et répressives dont les anarchistes ont entrepris la critique. Or pour que cette dernière aboutisse à des resultats sérieux il faut envisager la question d'une manière intégrale.

Pour arriver à résoudre un problème, il faut le poser d'une façon convenable et n'oublier aucune de ses données. Et je crois que beaucoup de ceux qui s'élèvent aujourd'hui, contre la police, ne tiennent pas suffisamment compte de certains points de vue, d'une importance capitale pourtant.

Je ne veux pas parler ici des camarades qui se bornent à lutter contre les erreurs judiciaires, à signaler les cas où l'arbitraire gouvernemental et policier se manifeste de façon plus brutale et plus féroce. Ceux-là, ne s'attaquent pas même à la Justice, puisqu'en dévoilant ses abus et les excès auxquels se livrent les magistrats, ils ne peuvent que les ramener à une «meilleure» conception de leurs fonctions. Grâce à eux, nous aurons peut-être encore de «bons» juges? Et qui sait, des lois «justes» et un gouvernement large et tolérant?

Une telle action n'est pas, je crois, bien dangereux pour la justice et je ne veux pas ici m'attarder plus longuement à son examen.

D'autres camarades, bien que ne tombant pas dans un semblable réformisme posent également le problème de façon insoluble. Ce sont les révolutionnaires, partisans d'un chambardement intégral, qui réservent tous leurs coups pour l'Etatisme. La Justice et l'Etat ne font qu'un et pour supprimer le rôle tyrannique de la première il faut abolir le second, par la violence, c'est à dire sous la forme objective.

Est-il suffisant de faire une telle besogne? Ne devons nous pas au contraire rechercher les causes véritables, et nous placer sur un terrain solide? C'est alors que nous constatons en ce domaine comme en tous les autres, que les causes des défectuosités sociales ne sauraient-être imputées entièrement aux bénéficiaires des iniquités de toutes sortes. Ce système est d'un emploi vraiment trop facile pour M. M. les ouvriers qui peuvent ainsi faire retomber sur le dos des puissants, des responsabilités dont ils ont une bonne part.

***

Toutes les tentatives de vengeance perpétrées par les humains, manifestent l'existence de cette passion mauvaise. User de représailles, c'est l'unique moyen de défense envisagé par celui qui est — ou qui se croit — lésé. Dans les sociétés primitives, nous remarquons la force de cette impulsivité, compréhensible pourtant chez des êtres d'une ignorance et d'une barbarie absolues, ne connaissant rien aux phénomènes naturels et se comportant avec brutalité et férocité.

Nos contemporains sont beaucoup plus illogiques, car nous savons désormais à quoi nous en tenir sur les mobiles des actions répréhensibles. La société moderne est venue légaliser la vindicte, elle se substitue à l'action de l'individu lésé — lequel doit s'en référer complètement aux sanctions de la collectivité. Qu'un tel régime ait été utile pour réfréner les violences individuelles, cela n'est pas douteux. Mais la justice actuelle n'a plus rien de normal. A la rigueur on pouvait comprendre la légitime fureur d'un homme blessé ou attaqué par son semblable tandis que le fait de réprimer avec sang-froid et décorum les comportements d'un malade ou d'un fou est absolument absurde.

Le déterminisme social n'est plus sérieusement contesté par personne. On sait très bien que le fou est inévitablement conduit à commettre des actes de folie, sans que l'on puisse l'en inculper, car il ne fut que le produit d'une hérédité mauvaise. Les influences supportées par l'individu le conduisent forcément à la dégénérescence, à la perversion. La misère et la faim, l'alcool et la maladie, les passions, le surmenage, le manque d'hygiène, tels sont les principaux facteurs de criminalité. Ils découlent tous de la forme sociale acceptée par tous, des idées acquises, des morales courantes, des autorités imposées. Ceci nous suffit à nier le droit de juger aux suppôts de la bourgeoisie. Toute la législation pénale est arbitraire, tous les systèmes de coercition et de punition sont odieux et d'ailleurs inutiles, leur mise en pratique étant incapable d'arrêter le développement de la criminalité — engendrée par la misère d'une part, et de l'autre par les mauvaises conditions de développement physique et moral.

Se venger sur un criminel est donc illogique et de plus, c'est une lâcheté. Il suffirait de le mettre hors d'état de nuire et le cas échéant, de le soigner — Juger et condamner sont des actions catégoriquement antiscientifiques. Quiconque a compris la philosophie du déterminisme doit combattre l'esprit de vindicte et ses manifestations : judiciaires ou populaires.

***

Lorsque nous disons qu'il ne suffit pas de combattre l'appareil plus ou moins légal de ceux qui représentent l'autorité et qu'il faut s'en prendre à l'esprit de vindicte partout où il se trouve, il nous est facile de démontrer que tous les hommes sont aussi criminels et aussi stupides que les juges.

On voit chaque jour aux Etats-Unis les révoltantes tueries accomplies par les citoyens de la libre Amérique imbus de préjugés de couleur. Qu'un nègre soit accusé d'un délit quelconque et la foule revendiquera le droit d'appliquer elle-même la «justice». Et quelle justice que celle de la vindicte populaire! La clique des lâches, des ignorants et des résignés aime se vautrer dans le sang, frapper avec frénésie l'être isolé et faible; se repaître de raffinements bestiaux. Il faut que la Justice «organisée» intervienne pour arracher sa proie, pour la défendre contre un châtiment exagéré. Triste spectacle pour ceux qui prétendent que tout le mal vient d'en haut!

Et en bas? Oh les haines, les calomnies, les lâchetés... Ceux qui succombent parce qu'ils furent les moins forts. Les timides, les doux, les chétifs sur lesquels s'acharnent la rage, la jalousie et l'hypocrisie universelles. L'écœurante vanité qui pourrit tous les hommes et qui les porte à se venger sur le voisin plus propre et plus évolué, à dénigrer, à salir et à écraser celui chez lequel ils sentent une quelconque supériorité.

On parle d'amour et c'est la méchanceté qui est partout. D'harmonie, de liberté, de solidarité et depuis toujours c'est la tyrannie, la fourberie, les déchirements qui l'emportent.

De quoi se plaignent dans ces conditions ceux qui agonisent sous les férules gouvernementales? Et comment détruire la mauvaise organisation sociale, alors que nous sommes nous mêmes encore si féroces et si stupides?

Aussi longtemps que le peuple aura l'esprit de vindicte, la Justice étatiste sera plutôt un bien qu'un mal, reconnaissons le. Malgré nos critiques contre la Justice bourgeoise, laquelle ne fait que sauvegarder les intérêts de la classe capitaliste, il nous faut convenir qu'elle est moins impulsive et parfois plus éclairée que celle du peuple — ceci dit sans l'absoudre des crimes qu'elle commet tous les jours!

Mais la justice du peuple! Emanant de l'ignorance et de la bestialité, elle est affreuse et inique. L'illégal, le réfractaire ont certainement plus à craindre la colère de la populace, que les sanctions des porteurs d'hermine légale. On lynche dans la rue, avec une cruauté inouïe, l'homme ayant commis n'importe quel délit, ou porté sur un policier un main sacrilège. Tout le monde s'en mêle, ouvriers, miséreux, bourgeois, tous frappent, tous s'acharnent. «Il a tué, donc il faut le tuer, — Il a commis un délit, il est juste de lui appliquer notre vengeance»

Et le restaurateur voudrait pouvoir assouvir sa rancune contre l'affamé qui engloutit sans le payer, son repas sophistiqué...

Et l'épicier du coin serait désireux de déchirer à belles dents ce galvaudeux qui lui refila une thune en plomb...

Et tous ces gueux, si avachis d'habitude, et tous ces ouvriers qui se résignent, deviennent courageux et intrépides lorsqu'ils sont mille contre un et peuvent frapper avec impunité sur une loque vaincue et pantelante...

C'est ça le peuple, le prolétariat. Et vous croyez qu'il suffira d'envahir les prétoires où se joue la comédie judiciaire pour que ces scènes ne se produisent plus?

***

Plus que les autres, les anarchistes ont à souffrir de l'esprit de vindicte, car il s'exerce particulièrement contre eux et ce devrait être une démonstration suffisante pour les inciter à le rejeter.

Ne sommes nous pas nous mêmes corrompus? Alors que nous critiquons — besogne facile — les tares qui s'étalent dans la présente société et que nous sommes impitoyables pour la «paille» du voisin, nous n'apercevons pas notre «poutre». Et les anarchistes, en proie eux aussi, à l'absurde esprit de vindicte, se déchirent les uns les autres, se calomnient, déversent sur leurs camarades des attaques et des vilenies, poursuivent de leurs rancunes un tel qui leur emprunta quarante sous, ou qui courtisa leur compagne, ou qui se montra d'une intelligence ou d'une énergie supérieures.

La haine et l'envie nous déchirent. Ah! les anarchistes ont fait de belles théories sur le déterminisme! N'est ce pas par suite de notre action qu'il fut aussi grandement diffusé? Mais en pratique, nous sommes demeurés des juges...

Nous ne critiquons pas un camarade, avec impartialité et dans l'intention de lui rendre service, en lui montrant son erreur. Non, la critique a pour but d'écraser l'individu qui déplaît, elle a pour but de faire apparaître notre propre valeur au détriment de celle d'autrui. Et cette critique de mauvaise foi ne répugne pas à s'allier avec la calomnie et à utiliser la saleté...

Il nous faut conquérir et pratiquer une philosophie plus haute et plus large.

Il faut nous montrer d'autant plus indulgents pour les autres que nous serons sévères pour nous mêmes. Nous sommes tous si médiocres, si mauvais que nous pouvons bien fermer un peu les yeux sur les faiblesses et les erreurs du voisin. Occupons nous plutôt à devenir meilleurs et à faciliter à nos amis, ce travail de rénovation.

Que ceci ne soit pas considéré comme une résignation. Je ne crois certes pas à l'amour universel. Je sais que seuls quelques hommes peuvent éprouver les uns pour les autres de véritables affinités et c'est pourquoi je ne conçois pas l'utilité de l'éducation sans l'adjuvant de la sélection dans la camaraderie. Tournons le dos à ceux qui nous embêtent, à ceux qui nons répugnent, à ceux qui rugissent de rage ou qui bavent d'envie. Cherchons notre bonheur ailleurs, mais ne nous acharnons pas, sovons déterministes, oublions le vil esprit de vindicte et sans retourner la tête, continuons à aller vers le mieux, continuons à nous améliorer pour goûter ainsi que les nôtres, une existence toujours plus rationnelle et plus affectueuse.

André LORULOT

Chiquenaudes ET *Croquignoles*

Toge et revolver

Sale métier que celui d'avocat..

On avait déjà vu Labori, l'intègre avocat du youpin de la Grande Affaire, dégénérer jusqu'à plaider contre Bourtsew, Rips et les révolutionnaires russes...

Voici maintenant un autre ensoutané judiciaire qui fait des siennes. Et pourtant n'est il pas le défenseur attitré des antipatriotes et même je crois, de Rousset?

Or, le 6 septembre, Maître Bonzon, à la dixième chambre perché, tenait à peu près ce langage.. Son client, riche entrepreneur de peinture, avait menacé un clerc d'huissier de son revolver. Savez vous qu'elle fut l'argumentation de l'éminent avocat?

Il déterra un avis du Conseil d'Etat, en date du 17 mai 1811, où il est dit que seuls " les gens non domiciliés, vagabonds et sans aveu doivent être examinés et poursuivis lorsqu'ils sont porteurs d'armes "

Et comme le client de Maître Bonzon (défenseur des antipatriotes, des révolutionnaires, de Gustave Hervé, etc.) est un riche capitaliste, on doit l'acquitter. Seuls les miséreux sont condamnables lorsqu'ils s'arment...

Oh! Maître Bonzon, que le Dieu des Huguenots me garde de vous reprocher votre honnêteté et votre bourgeoisisme, car ces qualités vous conviennent trop bien. Mais que votre intransigeance bien connue me permette de souligner des propos très bizarres dans la bouche de l'avocat du citoyen Browning....

CANDIDE

AUX CAMARADES

Pour éviter des complications avec l'administration des Postes, nous rappelons aux copains d'adresser la correspondance, les articles et mandats, en un mot tout ce qui concerne *L'ANARCHIE* à André LORULOT *16 rue de Bagnolet* à *ROMAINVILLE (Seine)*

SUR LA CRITIQUE

« La critique est facile, l'art est difficile » entend-t-on répéter autour de soi, un peu dans tous les milieux, surtout dans les milieux anarchistes. Il nous semble intéressant d'examiner ce qu'il y a de fondé dans cette assertion et quelle part de vérité elle contient.

Spécifions d'abord pour éviter tout malentendu que cette étude s'adresse à des anarchistes et ne traite que de la critique qu'ils se font entre eux, sans entrer aucunement dans le domaine de celles généralement mieux fondées, qu'ils font de la Société moderne et des anomalies qui la caractérisent. Nous ne parlerons point non plus de la critique officielle et payée des professionnels en littérature, musique, beaux-arts. Faisons remarquer seulement qu'elle est toujours influencée par un si grand nombre de considérations étrangères à sa nature, qu'elle n'est jamais le critérium juste permettant d'évaluer la valeur exacte de l'œuvre étudiée.

Critique signifie par définition : examen, jugement, appréciation et présuppose conséquemment : connaissance, savoir, puisqu'on ne saurait être juge compétent des choses que l'on ignore. Dans les journaux anarchistes, écrivains et critiques, n'étant point rénumérés il semblerait que les critiques qui s'y formulent, dussent être empreintes de la plus grande impartialité, ne jamais faire montre d'une ignorance trop grande des sujets abordés, non plus que faire étalage de sentiments mauvais qui ne peuvent que la détourner de son but. Or, ainsi que chacun peut le constater, c'est presque le contraire qui est vrai.

A quoi cela tient-il ? Y-a-t-il un remède ?

Essayons de donner quelques explications et d'esquisser nous aussi quelques critiques. Puisque critiquer, c'est juger, apprécier, il s'ensuit inévitablement que pour juger sainement, il faut être en mesure de le faire, c'est à dire posséder une connaissance sinon approfondie, du moins suffisante du ou des sujets traités. Qui ne sait pas ou sait mal, jugera mal, imparfaitement, sa critique sera sans valeur. Ces qualités sont également nécessaires à ceux qui écrivent pour faire de la propagande. La première condition d'une bonne critique est l'impartialité, ensuite la loyauté. Puis vient la réflexion. Avant de prendre la plume, les camarades feraient bien de lire attentivement le texte qu'ils veulent commenter, et de ne point répondre trop vite. Ce qui a été mal compris, sera critiqué de même, sans profit, car la hâte nuit autant à la compréhension d'un article, qu'elle peut nuire à la critique qu'on en veut faire. Toutefois, de ce qui précède il ne faudrait point condamner toutes les critiques faites par ignorance. L'ignorance est excusable, dans une certaine mesure, puisqu'elle disparaît avec l'acquisition des connaissances rationnelles. Que celui qui saisit mal le fonds d'un article, ou qui croit trouver matière à critique, demande des explications à l'auteur, ou qu'il fasse quelques critiques, quoi de plus naturel et de plus louable en soi ? Mais encore faut-il que certaines règles de conduite soient observées pour faire travail utile. Les camarades ont en effet, tous un peu d'orgueil de leur savoir, et quelquefois, ils le placent bien mal. C'est ainsi que la critique n'est pas toujours animée de sentiments — dirais-je honorables ! le gros mot — et qu'au lieu d'exprimer le désir de savoir plus et mieux, elle fait bien trop souvent étalage de parti-pris, de mauvaise foi, de rancune inassouvie, même de haine.

On ne devrait critiquer qu'après avoir bien réfléchi et mûri ses pensées. S'élever au-dessus des petites mesquineries qui divisent nos écrivains.

La vie des anarchistes revêt un caractère trop individuel, pour qu'il soit permis à un intrus de s'y immiscer trop intimement. Chacun entend la vie à sa façon, d'après sa conception propre, et jusqu'à ce qu'on puisse reprocher à quelqu'un quelque saleté ou quelque acte de réelle importance significative, absolument contraire aux idées qu'il dit professer; il devrait, à l'abri de toute critique, pouvoir arranger sa vie comme il l'entend. Pas plus qu'au camarade, ouvrier manuel, peinant péniblement, on ne devrait reprocher les fautes de syntaxe dont il émaille son style, mais s'occuper plutôt des idées qu'il exprime. Monsieur Anatole France (cet arbitre de la composition française) est sans doute, un grand écrivain, d'une pureté de style incontestable, pourtant l'article, la brochure ou le livre, mal écrits, mais renfermant des idées fortes, du camarade ouvrier, nous semble avoir plus de valeur éducative que « M. Bergeret à Paris » ou « Sur la pierre blanche » de notre artiste littéraire. De même nos camarades feraient bien de ne point trop se hasarder à parler science pure avec une apparence de compétence trop grande d'après des auteurs plus ou moins autorisés; pas davantage apporter avec des arguments scientifiques non encore bien établis, des solutions, des remèdes aux maux qui les accablent, eux et leurs contemporains. Nous sommes persuadés que c'est la science ou le savoir, comme on voudra, qui libérera les hommes, s'ils se libèrent jamais. Malgré celà nous nous méfions de la Science (la science des livres) et ne la regardons point comme un dogme.

On fait dire tant de choses à la science ! Et nous savons par expérience que l'interprétation malheureuse d'une vérité scientifique atteint toujours le résultat opposé de ce qu'on en peut espérer. Pour avoir mal digéré un texte ardu, exigeant des connaissances un peu spéciales et étendues, plus d'un anarchiste a dit des sottises, lorsqu'il n'en a pas fait.

Résumons-nous donc en disant que toute critique mal faite ou incomplète manque son but. Demandons aux camarades d'apporter plus de circonspection et moins de hâte quand ils veulent formuler des critiques. D'être précis et concis dans la rédaction de ce qu'ils ont à dire pour éviter ces dissertations à perte de vue, où après être parti d'un point nettement déterminé on arrive aux antipodes après avoir embrouillé un écheveau d'idées aussi confuses que disparates. De mettre leur vanité et leur amour-propre dans leur poche et de se rappeler qu'entre camarades il ne saurait y avoir aucune honte, aucune gêne à reconnaître une erreur, à avouer un tort; que la loyauté est la première vertu des anarchistes, et enfin éviter comme la peste, toute critique de parti-pris, méchante ou de mauvaise foi et en dernier lieu de ne point critiquer pour critiquer, mais bien pour éclaircir un point obscur, apporter un argument, une vue nouvelle.

La critique ainsi comprise ne pourra être qu'un élément de progrès moral, un facteur d'évolution, accélérant dans la mesure du possible la marche vers le mieux. Et si nous disons en terminant que « Si l'art est difficile, la critique l'est autant, sinon plus » cette opinion pensons-nous, ne semblera point trop osée.

SIRGAN

REPROCHES SOCIALISTES

— « *Ah ne me parlez pas des anarchistes, me dit le citoyen Joseph Turbin, ils me dégoutent...*

« *Voilà des cocos qui ne sont bons qu'à critiquer les autres. Ah pour critiquer, ils sont là ! Dans toutes les réunions pour tout chambarder, pour contredire, on les rencontre. Ils trouvent toujours à redire, ceci est mauvais, cela c'est de la blague, voter ne sert à rien, les syndiqués sont des gourdes, les prolétaires n'ont que l'exploitation qu'ils méritent, il ne faut pas aller à la caserne et on devrait laisser le corps d'Aernoult en Afrique. Enfin ils ne sont jamais contents, ils vont jusqu'à se moquer de l'aéroplane que l'on va envoyer à Berlin, osant prétendre que ce n'est pas un moyen efficace de supprimer la guerre ! C'est à se demander s'ils n'ont pas de raison spéciales pour faire ainsi le jeu de la bourgeoisie capitalisse...*

« *Et eux qu'est-ce qu'ils font ? Ils parlent toujours d'éducation, d'hygiène, un tas de fariboles incapables de faire la révolution. Ils sont bien avancés de se laver les pieds tous les deux jours. Est ce parce qu'on a les pieds sales, et qu'on boit un verre, qu'on ne peut pas être un prolétaire conscient !*

« *Et puis enfin il y a des résultats, que diable ! Et nos coopératives qui font des millions d'affaires ? Et nos syndicats qui ont en caisse des centaines de mille francs ? Et nos 75 députés socialisses à la Chambre ? Et nos grandioses Maisons du peuple ?*

« *Tandis que vous autres, quand vous voulez faire quelque chose, tenter une œuvre, vous êtes réduits à venir mendier auprès des socialistes. Tenez regardez* la Ruche *et* l'Avenir social *par exemple. Fondées par des anarchistes, voilà des œuvres qui ne vivent que par l'argent socialiste et l'appui des coopératives et des syndicats. Ceux là au moins, ce sont de bons anarchistes, qui ne sont pas toujours à nous jeter la pierre et à nous combattre. Vous devriez bien imiter leur exemple, car autrement vous ne ferez jamais rien avec vos chimères individualistes... Et quand nous serons au pouvoir nous saurons bien nous arranger pour en finir avec vos critiques.* »

Je n'ai rien répondu à ce brave homme ! Je me suis proposé de le faire cet hiver, afin de ne pas gaspiller les quelques beaux jours dont mon individualisme naturien peut encore bénéficier...

FLEUR DE GALE

Le Fouet..... et les Grévistes

« Si on rétablit les peines corporelles, on spécifiera naturellement qu'elles sont réservées aux Apaches.

Mais on les appliquera aux grévistes et aux manifestants, à l'occasion.

Il en sera du chat à neuf queues comme des chiens policiers et de l'interdiction de séjour.

Les chiens policiers aussi étaient destinés uniquement aux apaches : ça n'a pas empêché de les lancer, plusieurs fois, sur des grévistes.

L'interdiction de séjour aussi ne visait que les apaches : ça n'a pas empêché des magistrats d'en distribuer cinq ans à Jullian et à Ricordeau, pour faits de grève.

Si le chat à neuf queues est institué pour les malfaiteurs de droit commun, nul doute donc qu'il ne soit appliqué à des grévistes ».

La Guerre Sociale.

***

Nous l'avions bien prévu, ce petit couplet de nos bons révolutionnaires légaux. Ne comprendront-ils donc jamais ce qu'a de puéril une telle mentalité ?

Leur honnêteté serait-elle incurable ? Déjà, ils protestèrent contre les actes d'arbitraire, contre les condamnations injustes, ils s'indignèrent parce qu'un homme fut guillotiné alors qu'il n'était pas souteneur... Aujourd'hui leur principal argument contre le fouet, c'est que le gouvernement est capable de l'appliquer aux grévistes et aux manifestants...

Si un seul gréviste est fouetté, ils se déclarent prêts à toutes les violences. C'est très bien, mais encore faudrait-il nous dire les raisons de cette préférence. Pourquoi une telle sympathie pour l'ouvrier qui souvent se met en grève pour des motifs peu intéressants ? Pourquoi entourer d'un tel amour le manifestant, généralement stupide, à la cervelle moutonnière et ignare ? Il faudrait nous expliquer ce qui rend supérieurs et sympathiques ces individus et nous dire en vertu de quelles considérations on semble abandonner les apaches à toutes les rigueurs de la loi, interdiction de séjour, chiens policiers, fouet, etc.

On nous dira que le gréviste et le manifestant sont des révoltés, en lutte contre la société. Observons en passant que bien souvent la révolte du gréviste est piteuse. Elle se borne à aller (comme dans la récente grève des plombiers) mendigoter quelques sous de boutique en boutique pour faire bouillir la soupe communiste. Les agisseurs syndicalistes préfèrent généralement s'acharner sur un renard, abruti et pleutre, plutôt que s'en prendre aux patrons et à leurs richesses. Quant au manifestant, sa révolte consiste à brailler... quand on le lui permet.

Nous avons dans ce journal souvent montré que l'illégal était un révolté, un homme n'acceptant pas les contraintes de la société actuelle et préférant vivre en marge des lois et des servitudes. Sa lutte est de tous les instants, puisqu'il ne veut pas se courber et qu'il doit risquer les persécutions des souteneurs de la bourgeoisie.

On objectera que ces révoltés sont rarement conscients, que leur action est souvent incohérente, incomplète, qu'ils ont des tares, que ce sont des brutes etc..

C'est entendu. Mais soutiendrez-vous que vos grévistes et vos manisfestants sont en général plus conscients que les apaches et les réfractaires ?

Leurs « révoltes » ne sont elles pas aussi incomplètes ? D'ailleurs, ils ne se révoltent jamais, puisqu'il suffit qu'un képi de flic apparaisse à la lisière du bois de Boulogne pour les mettre en fuite. Même lorsqu'ils font grève, ils ne font qu'user d'un droit reconnu par la loi et se gardent bien de sortir du terrain de la légalité — traitant ceux qui veulent agir d'agents provocateurs...

Toute leur vie, vos honnêtes révolutionnaires se résignent. Ils accomplissent tous les gestes imposés par les gouvernants. Leur seule révolte consiste à lire *La Guerre Sociale*, à venir hurler dans un meeting, ou à pèleriner le premier mai... Ils n'essaient pas d'apporter un peu plus de logique dans leurs gestes quotidiens, de s'éduquer, de réagir sur leur tempérament. Ne sont-ils pas nombreux ceux qui sont encore assez inférieurs pour s'alcooliser, pour frapper leurs femmes, brutaliser leurs gosses ? Les seules revendications qu'ils émettent portent sur l'augmentation du salaire, jamais ils n'envisagent de conquérir une liberté plus grande, des conditions de vie plus rationnelles.

L'apache je le répète, est souvent dans le même cas. Il s'enivre, c'est une brute souvent sanguinaire, privée de sentiment et de raison. Mais au moins a-t-il sur le prolétaire l'avantage de se révolter d'une façon plus effective. Malgré son manque de conscience, il ne veut pas s'avachir devant un patron, l'atmosphère de l'usine lui semble irrespirable, il aime mieux affronter tous les risques de la bataille illégale.

Nous n'avons pas a déifier l'apache plutôt que l'ouvrier honnête, mais il est extraordinaire que des révolutionnaires ne trouvent pas qu'il y a lieu de se solidariser autant avec l'un qu'avec l'autre. Pour nous, le fouet est une chose odieuse et criminelle, quelle que soit la victime. Il faut profiter d'une telle circonstance pour montrer précisément l'arbitraire du droit de punir et de juger son semblable. Il faut montrer que l'accroissement de la criminalité est fatal dans un monde où l'iniquité règne et où l'individu est acculé à la misère et à la faim. Se résigner à l'esclavage, ou se révolter contre les lois, il n'y a pas d'autre alternative pour le miséreux. La bonne propagande « révolutionnaire » que l'on pourrait ainsi faire, pour éclairer les travailleurs, plutôt que de réciter toujours le même refrain sentimental ! Laissez donc cela à Montéhus et autres cabotins de son genre.

Je sais bien que l'honnête ouvrier n'aime pas l'apache et qu'il méprise les illégaux, parce que ce sont des « feignants ». L'imbécile ! Il est bien avancé, de dépenser autant d'énergie pour enrichir ses ennemis. Celui qui refuse son effort, celui qui ne veut engraisser personne, n'est-il pas plus logique ?

Si l'on continue une telle campagne, si l'on se borne — pour ne pas choquer les préjugés du bon populo — à prendre la défense des honnêtes grévistes et autres socialisants, cela équivaudra à abandonner les apaches aux fouets de la police. Si on ne veut pas — par honnêteté ou par calcul — faire l'action intégralement anti-judiciaire et anti-policicière qui s'impose et revendiquer pour tous les réfractaires économiques le droit de se défendre et de vivre par l'illégalisme, et bien ce sera un révolutionnarisme bizarre, lequel ne se réhabilitera pas, même pas le lancement du grand aéroplane « Le Bluff ».

Et en ce cas, ce sera bien fait pour messieurs les grévistes et autres églantinards, quand ils recevront les coups de fouet de Lépine ! Puisqu'ils ont la mentalité assez obtuse pour mépriser l'apache et pour condamner l'illégal, puisqu'ils semblent admettre la légitimité de la répression à leur égard, ils n'auront pas à se plaindre que l'application leur en soit faite. En tout cas ce n'est pas nous qui les plaindrons.

L'individualiste-anarchiste, en se révoltant contre tout ce qui l'entrave, n'est-il pas un révolutionnaire plus intégral et plus sérieux, que ces honnêtes garçons qui ne veulent pas être fouettés, mais qui ne disent rien lorsqu'on fouette et lorsqu'on torture les hommes qui veulent se redresser par n'importe quel moyen ?

S'ils ne protestent pas, Lépine et Briand vont rétablir, après 40 ans de République, les chatiments corporels de l'ancien régime. On nous les appliquera à tous — et ce sera bien fait !

HAËL

SALARIAT ET Communisme libre[1]

Si quelqu'un conserve encore des doutes sur la possibilité d'une société communiste libre, qu'il considère ces milliers d'individus de nos grandes villes modernes, qui donneraient leurs oreilles pour pouvoir en sortir et aller travailler la terre — non pas tant dans un but d'intérêt pécuniaire que par simple amour de la vie, ou qui, à leur temps perdu, travaillent durement à cultiver leur jardin, leur petit lot de terre; ou encore les milliers de ceux qui, leur tâche journalière achevée, se mettent à quelque petite occupation nouvelle, font de la menuiserie, tournent, font de la ferronnerie d'art, que sais-je encore ? Considérez les centaines de milliers de ceux dont le goût serait en réalité d'être jardiniers, menuisiers, forgerons etc, et pensez un peu alors avec quel empressement tous ces gens là, s'ils étaient libres, se répartiraient spontanément dans les travaux qui font leurs délices.

En premier lieu, chaque personne serait guidée dans le choix de sa carrière par son propre goût, ses propres capacités, ou tout au moins serait guidée par eux dans une plus large mesure qu'aujourd'hui et serait en somme mieux à même qu'aujourd'hui de trouver le genre d'occupation qui lui convient. De ce seul fait la production effective se trouverait largement accrue. En même temps l'immense variété des goûts et des capacités des hommes conduiraient à une variété correspondante dans la production spontanée.

En second lieu, le travail exécuté serait utile. Il est certain que personne n'entreprendrait de son propre mouvement de creuser un trou uniquement pour le reboucher ensuite — tandis qu'il est non moins certain qu'une grosse part des travaux actuels sont tout aussi inutiles que cela. Dans une société libre un travail ne s'exécuterait que s'il était utile. Et naturellement j'englobe ici le Beau, sous le terme Utile, car il n'y a aucune raison de séparer ce qui satisfait un des besoins de l'homme tel que son besoin de beauté, d'un autre besoin tel que son besoin de nourriture. Je prétends que l'idée de travail implique que le travail n'est accomplit que parce que son produit satisfait quelque besoin de l'homme. Et il est assez curieux qu'il n'en soit pas ainsi commercialement parlant. On entreprend un travail pour en vendre le produit et se procurer un bénéfice et c'est tout. Ce qu'est le produit, qu'il soit bon ou mauvais, c'est chose indifférente pourvu qu'il remplisse cette unique condition.

En troisième lieu, il s'ensuit que le travail à ce sens nouveau, deviendrait un plaisir, un des plus grands sans doute de la vie et ce seul fait transformerait du tout au tout son caractère. Actuellement nous n'en pouvons dire autant. Combien y en a-t-il qui prennent un réel plaisir, une réelle satisfaction dans leur travail journalier ? Pourrait-on dans chaque commune les compter sur les doigts ? Le seul système économique vrai, c'est de s'arranger pour faire du travail quotidien lui-même, une

(1) Prisons, police et châtiments.

joie. Avec un semblable travail on est certain d'avoir de beaux produits et cette malheureuse distinction du beau et de l'utile prendra fin, puisque tout produit deviendra une œuvre d'art.

Que tout cela a l'air utopique! Comme c'est ridiculement simple et niais: travailler parce qu'on aime le travail et parce qu'on tient à son produit! Qu'il serait charmant de pouvoir réaliser ce rêve, mais qu'il est donc «impraticable» et impossible!

Pourtant est ce vraiment impossible? Depuis Salomon jusqu'au docteur Watt on nous donne en exemple les abeilles et les fourmis et voilà qu'elles sont aussi «impratiques» et utopiques! Au lieu d'emmagasiner le miel qu'elle a récolté dans une petite chambre à elle avec une serrure et une jolie clef, l'abeille le met bel et bien au magasin commun et ne peut plus le distinguer de la provision des autres...

Et le corps humain lui-même, comment se comporte-t-il? N'est-il pas utopique lui aussi? Il est composé de myriades de cellules, de membranes, d'organes réunis en un tout vivant. Un corps en bonne santé est la plus parfaite société qui se puisse concevoir. Que dit la main quand on lui réclame un travail? Est-ce qu'elle commence par marchander sur le salaire à lui revenir, et refuse-t-elle de remuer jusqu'à ce qu'elle ait obtenu des conditions satisfaisantes? Ou bien le pied se refuse-t-il à nous conduire en voyage jusqu'à ce qu'il sache quel salaire spécial et personnel lui reviendra?

N'y a-t-il pas moyen d'en finir avec l'obsession de «ce que rapportera» le travail et de faire que l'activité ait pour mobile le plaisir même que le travail vous procure, *sans qu'on ait d'inquiétude à avoir sur le salaire certain qui vous reviendra?*

Il est vraiment absurde de disputer sur la possibilité de ces choses dans la société humaine, alors que nous avons tant d'exemples réels devant les yeux. Herman Melville dans «Typee» décrit les habitants des Iles Marquises, dans le Pacifique, parmi lesquels il vécut quelque temps, durant l'année 1846. Il dit: «Durant le temps que j'ai vécu parmi les Typees, pas un ne fut traduit en justice, pour crime ou délit. Suivant toute apparence, il n'y avait aucun tribunal, pas plus pour juger selon la loi, que selon l'équité. Il n'y avait aucune police pour appréhender les vagabonds ou les fauteurs de désordre» Pourtant tout le livre est un panégyrique de l'organisation sociale des Typees, corroboré par tous les écrits des voyageurs du temps. Un facile communisme a prévalu. Quand une famille avait besoin d'une nouvelle cabane, les autres venaient l'aider à la construire. Il rapporte une circonstance où «une centaine au moins d'indigènes apportaient des matériaux sur le terrain, les uns portant à la main une ou deux perches pour faire les côtés, les autres de minces tiges de jonc liées avec des feuilles de palmier pour la toiture et grâce au travail combiné, mais facile, *de tout le monde* l'œuvre fut complétement terminée avant le coucher du soleil»

Des coutumes communistes semblables règnent sans doute encore chez un grand nombre de tribus sauvages et en réalité presque *partout où la civilisation commerciale n'a pas mis son empreinte.*

Edward CARPENTER

La Propagande

Voilà un mot que l'on trouve dans de nombreuses bouches. Combien d'individus qui comprennent réellement que la propagande est non seulement utile mais indispensable et qui savent la mettre en pratique? Bien peu, hélas!

Il ne suffit pas, à mon avis, de savoir qu'une chose est bonne; de féliciter l'individu qui accomplit la chose en question. Il faut de plus et surtout savoir et vouloir la pratiquer soi-même. Il faut avoir de la volonté, de l'énergie.

Combien de camarades, influencés par une compagne plus ou moins inconsciente, se livrent à des gestes inutiles, tout en perdant un temps précieux?

Combien d'autres, esclaves d'un vice contracté pendant leur jeunesse (alcoolisme, tabagisme etc.), et dont ils prétendent ne pouvoir se libérer, emploient une partie de leur salaire à soutenir l'Etat et engraisser d'ignobles trafiquants?

Bon nombre de ces individus sont ou pourraient devenir de très bons camarades; ils discutent assez bien n'importe quelle question et sont incapables de porter directement préjudice aux autres.

Mais ils sont incapables aussi — étant presque continuellement sous l'influence de l'être ou du vice qui les domine — de faire de la propagande utile, soit par la parole auprès des individus qui les entourent, soit pécunièrement pour aider les camarades qui ont quelque initiative et veulent faire du bon travail.

Nombreux sont ceux qui souvent prétendent ne pas être en mesure pour aider à se procurer des journaux ou des brochures qu'ils disent considérer très utiles pour la propagande. Et l'on voit les compagnes de ces mêmes individus, chargées de ferraille, (colliers, bracelets, bagues, etc) dont ils ont eux-mêmes fait acquisition parce que tel était le désir de leur femelle...

D'autres n'ont pas de quoi soutenir leur journal, qu'ils laisseraient fatalement disparaître et on les voit plusieurs fois dans la journée, s'empoisonner chez le bistrot et ne jamais se débarrasser de la bouffarde...

Est-ce ainsi que cela doit-être?

Nous prétendons, nous les anarchistes, enseigner aux hommes à se débarasser de tout ce qui les opprime et nous serions incapables de leur donner l'exemple?

Camarade, toi qui ne veux pas être un tyran, tu ne dois pas davantage vouloir être un esclave. Le jour où tu le voudras, tu feras comprendre à ta compagne qu'elle emploie mal son énergie et lorsqu'elle l'aura compris, elle n'en sera que plus d'accord avec toi et la vie lui paraîtra meilleure.

Et toi, qui es l'esclave d'un vice qui te paraît être devenu un besoin, arme toi de volonté et tu ne tarderas pas à être délivré de sa tutelle.

Ainsi nous serons capables de faire de la bonne propagande et celle-ci ne sera plus un vain mot.

LETIMID

A BAS LE MILITARISME!

Avec la même régularité que les fleurs et les feuilles printanières, les placards et les manifestes vont de nouveau émailler les murs de leurs teintes disparates. Car c'est l'époque où notre belle jeunesse se laisse arracher au foyer familial pour endosser la livrée carnavalesque du soldat et devenir la masse automatique obéissant au moindre signe d'un supérieur. Son rôle est de tuer ou d'être tué, et malgré l'intensité de la propagande révolutionnaire et anarchiste, il y a encore des conscrits pour croire que cette vérité ne s'impose pas aussi bien en période de «paix» qu'en temps de «guerre».

On peu nous traiter de sans-patrie, de lâches, de criminels, on peut nous menacer, nous punir, cela ne saurait contester la tranquille évidence de nos critiques. Et c'est pourquoi il nous faut répéter à ceux qui vont partir, que le jour où ils refuseront de marcher, les flics ne seront pas assez nombreux pour les mettre en prison.

Pour cela il faut continuer à répandre la haine de l'armée, le dégout de toute autorité, à montrer la duperie de la patrie et l'imbécile religiosité des fétiches militaires. La soumission militaire n'est possible que pour des hommes á mentalité ignare et veut le jour où ils deviendront plus forts, mieux éduqués, plus énergiques, ils seront aptes à agir avec plus de dignité et d'indépendance. Ce n'est en effet que lorsque l'éducation morale de l'individu est suffisamment développée qu'il parvient à considérer certaines actions comme moralement ou matériellement impossibles à accomplir. L'obéissance passive est de celles là.

Qnând un homme agit conformément à sa raison, il peut atteindre à d'excellents résultats, pour lui même et pour les autres. Il s'agit donc d'analyser nos idées et de nous comporter en conséquence.

Pourquoi les jeunes gens partent-ils à la caserne? Pourquoi vont ils exposer leur vie, attenter à celle d'individus qu'ils ne connaissent nullement? Pourquoi vont ils bêtement consolider une organisation sociale qui pourtant les écrase et les meurtrit quotidiennement?

N'ont ils donc pas compris que leur plus grand bien, c'était le droit à la vie? Que l'obéissance est une lâcheté et qu'elle diminue, annihile celui qui l'accepte. Que leur intérêt, que leur bonheur exigent impérieusement de leur part, une attitude moins résignée, moins stupide.

L'armée est un non sens, une monstruosité. En acceptant d'y collaborer le conscrit commet un acte odieux et répugnant. Il montre sa faiblesse, son inertie, son infériorité intellectuelle. Jeunes hommes qui êtes appelés à servir de pantins et d'outils de meurtre, réfléchissez bien à ce que l'on attend de vous. Demandez-vous si votre intérêt est de servir la cause des privilégiés et des potentats qui vous dominent et vous comprendrez alors que vous avez droit à votre développement personnel, à l'évolution intégrale de votre individu et que vous ne pouvez y parvenir qu'en repoussant le fatras de tous les préjugés et l'arsenal imbécile et meurtrier qui vous sera proposé dans la prison-caserne où vous acceptez inconsciemment de vous rendre, pour devenir vos propres tyrans!

Maurice IMBARD

DEVENONS FORTS!

La vie est remplie de problèmes que tous cherchent à résoudre selon leur tempérament et qui les amènent à lutter contre les forces extérieures, afin d'arriver à des résultats. Mais que l'individu lutte isolément ou qu'il s'associe avec des camarades, il rencontre à chaque pas des difficultés, parfois insoupçonnées et il arrive fréquemment qu'il se trouve arrêté devant elles. C'est la cause de tant de défaillances et c'est ce qui explique que les culbutes soient si nombreuses.

Il importe de nous mettre en garde contre toutes les choses qui viennent diminuer notre individualité. Il faut surtout se débarrasser de tout sentimentalisme nuisible et ne plus se laisser ligotter par les liens familiaux, ou entraver par les routines et les préjugés.

Faisons table rase de toutes les stupidités conventionnelles, en vertu desquelles les hommes font abnégation de leur droit à la vie.

Celui là se soumettra aux désirs d'une vieille ignorante, professant toutes les sottises, sous prétexte que cette femme lui a donné le jour. Et cet homme? Une brute qui dans son enfance lui frictionnait les côtes avec ses godillots et imposait violemment son autorité de père de famille... Qu'importe, il faut être indulgent et les respecter malgré tout, au besoin leur faire des concessions pour éviter leurs reproches.

Pour leur faire plaisir, on accepte une situation, on se résigne, on se marie. Il est difficile de s'adjoindre une compagne, d'esprit ouvert, de disposition évolutive, aussi on s'accouple avec une femme de caractère parfois brutal et d'intelligence arriérée et obtuse. De concessions en concessions, Mr le Curé lui-même y va de sa

2

L'homme, le singe ET LES animaux

Il sera très utile d'étudier avec soin, dans leur nature même et la succession des phases, le développement du genre chien; nous y trouverons un exemple type de l'évolution chez les animaux supérieurs en général. Comme tous les animaux, si nous en exceptons certains types très inférieurs, (des recherches ultérieures réduiront peut-être à néant cette exception apparente), le chien commence son existence sous forme d'œuf, c'est-à-dire sous la forme d'un corps qui est à tout égard un œuf, tout aussi bien que l'œuf de la poule; mais il ne renferme pas cette masse de matière nutritive qui donne à l'œuf des oiseaux son volume exceptionnel et son utilité domestique. Il lui manque également la coquille: non seulement elle serait inutile chez un animal dont l'incubation se fait dans le corps de la mère, elle empêcherait encore l'accès de la source alimentaire dont toutes les créatures jeunes ont besoin et que l'œuf des mammifères ne contient pas en lui-même.

L'œuf du chien est en effet un petit sac sphéroïdal (fig. 2), formé d'une membrane délicate et transparente, appelée membrane vitteline; il a environ un ou deux dixièmes de millimètre de diamètre. Il contient une certaine quantité de substance nutritive visqueuse, le jaune, à l'intérieur duquel se trouve un second sac sphéroïdal beaucoup plus délicat, la vésicule germinative; dans cette dernière enfin il y a un corps arrondi plus solide, la tache germinative.

L'œuf est originairement formé dans une glande. Il s'en détache au moment voulu et passe dans la chambre vivante, spécialement aménagée pour le retenir et le protéger durant toute la gestation. Et là, soumise aux conditions requises, cette parcelle presque insignifiante de matière vivante s'anime d'une nouvelle et mystérieuse activité. Il n'est plus possible dès lors de distinguer la vésicule de la tache germinative (l'embryologie n'a pu déterminer encore exactement ce qu'il advient de chacun de ces éléments); mais tout le bord du jaune est dentelé, comme si un invisible canif en avait fait le tour, et l'on dirait qu'il est séparé en deux hémisphères. (Fig. 2-C.)

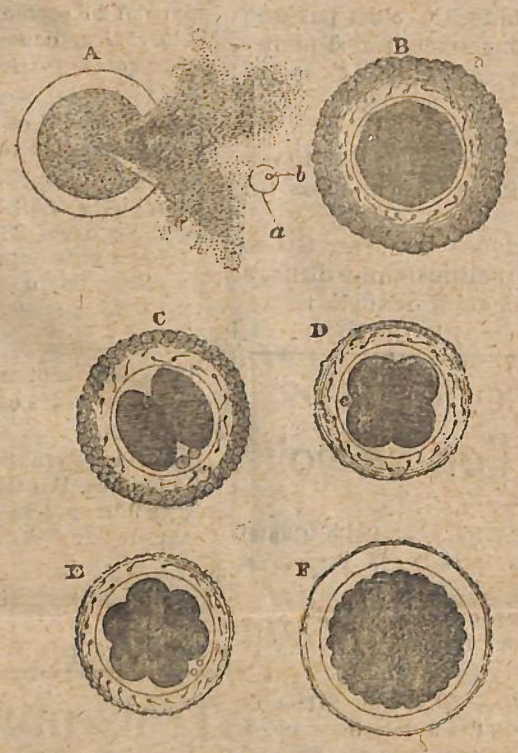

Fig. 2 A, Œuf de chien avec la membrane vitteline déchirée, de façon à donner issue au jaune, à la vésicule germinative *a* et à la *tache* qu'elle contient *b*. B, C, D, E, F, changements successifs du jaune indiquées dans le texte.

Ce processus se reproduit sur divers points de la surface; les hémisphères se subdivisent en quatre segments; et finalement le jaune tout entier n'est plus qu'un agglomérat de globules: chacun de ces globules consiste en une petite sphère de substance jaune, au centre de laquelle se trouve le noyau. (Fig, 2-F) Par ce procédé, la nature a obtenu à peu près le résultat auquel aboutit l'ouvrier humain dans une briqueterie. Elle prend la matière plastique brute, la divise en masses de même forme et de même volume, toutes prêtes à construire une partie quelconque de l'édifice vivant.

Bientôt la masse des briques organiques ou cellules, comme on les appelle de leur nom technique, prend un groupement régulier et les cellules se transforment en sphéroïdes creux à double paroi. Sur un côté de ce sphéroïde apparaît ensuite un bourrelet; petit à petit, au centre même de l'aire de ce bourrelet, il se creuse un sillon droit (Fig. 3-A); cette raînure marque la ligne médiane du corps du chien futur. La substance qui des deux côtés borde le sillon se relève bientôt en un repli; c'est le rudiment de la paroi latérale de la longue cavité, où se trouveront logés la moelle épinière et le cerveau; et au fond de cette dépression se montre une solide corde cellulaire, appelée notocorde. L'une des extrémités de cette

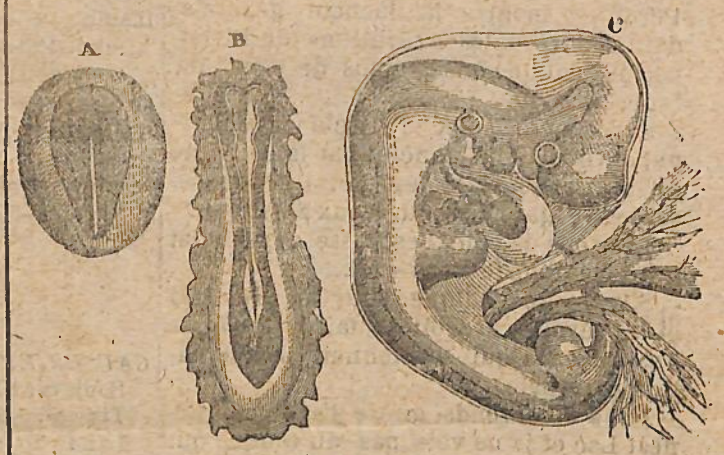

Fig. 3. A, Premiers rudiments du chien. B, rudiments plus avancés montrant les traces de la tête, de la queue et de la colonne vertébrale. C, Jeune chien avec les ligaments de la vésicule ombilicale et l'allantoïde, enveloppé dans l'amnios.

cavité se dilate pour former la tête (Fig. 3-B); l'autre reste étroite et formera la queue. Les côtés du corps sont constitués par les prolongements inférieurs des parois du sillon; peu à peu jaillissent à la surface de petites excroissances qui par degrés prennent la forme des membres. En suivant l'évolution pas à pas, on se rappelle nécessairement l'artiste qui modèle la terre glaise. Chaque partie, chaque organe est d'abord esquissé, exécuté grossièrement, puis retouché, et ce n'est qu'alors qu'il reçoit le coup de finissage qui lui donne son caractère définitif.

T.-H. HUXLEY

(à suivre)

bénédiction. Désormais la petite ornière du début est devenue un fossé profond.

Notre existence devient donc le jouet de toutes les circonstances, lorsque nous ne sommes pas assez forts, assez volontaires pour réagir, pour lutter contre les caprices, les stupidités des uns et les appétits dominateurs des autres.

Pour la famille, pour la femme, pour le gosse, l'individu s'extermine lui-même. Il sait bien pourtant qu'il a tort de se courber et que chaque minute qui passe, est une minute de souffrance et d'abdication. Mais quand même, par inertie, il continue à piétiner dans la voie qui aboutit à la disparition de toute sa valeur personnelle. Et pourquoi changer maintenant, se lamente-t-il ensuite ? Voici cinq ou dix ans que je joue le même rôle, que je m'accoutume à ma faiblesse, je ne saurais plus me libérer...

Ainsi crèvent ces lâches, engourdis dans l'imbécilité et la veulerie.

Hémyle BILL.

LA VIE RÉELLE

L'insouciance, la bêtise, la lâcheté des foules font la force des tyrans. Et cela sera vrai tant que les individus se soumettront à des caprices personnels, obéiront à d'autres individus, auront recours à des lois et reglements, et se délecteront à éprouver des jouissances irrationnelles et illogiques.

Ce n'est pas vivre que vivre ainsi : sans instruction, sans éducation, sans discernement et sans faire aucune réflexion sur les actes que l'on accomplit ; car une action faite dans ces conditions est toujours nuisible pour l'esclave qui en est l'auteur.

Le long et pesant esclavage l'ont rendu si mou, si insouciant de sa dignité humaine, que même l'instinct primordial de la bête rendant un coup de griffe ou un coup de dent pour un coup de fouet ou un coup de matraque, s'est endormi en lui. Si la faim fait sortir le loup du bois et le porte à lutter pour trouver sa nourriture ; le gueux, lui, supporte vaillamment sa misère, sa souffrance et se laisse insulter, malmener, emprisonner, supplicier sans que germe en lui une idée de révolte.

Cet homme-là est un dépravé. Il ne veut pas croire à sa perfectibilité et à son émancipation ; il ne veut pas comprendre, que la liberté ne se donne pas, qu'elle s'acquiert par la volonté et la force. Laissons-le donc mourir de son avarie morale, de son inaction intellectuelle et matérielle puisqu'il a voulu ignorer ce qui constitue l'être sain, fort et beau ; puisqu'il n'a pas voulu entendre la voix de la raison qui rend l'homme sociable, bon, solidaire, ni la voix puissante de la Révolte qui affranchit et libère de toutes les contraintes et de tous les dogmes.

Tandis que l'anarchiste, lui, aime la vie, fait tout pour la conserver, la rendre plus agréable, plus belle, plus longue et entièrement libre. Il lutte sans cesse contre l'autorité et ses soutiens, déjoue leurs pièges, brise leurs obstacles placés sur la route qu'il veut suivre pour satisfaire aux nécessités de son individualité.

Rien ne vaut comme l'exemple. C'est en vertu de cet axiome que notre propagande porte ses fruits. Et on a beau nous traiter en ennemis au sujet de n'importe quelle « entente » en formation, *les loups que nous sommes n'avons rien de commun avec les moutons de n'importe quelle panurgerie syndicaliste ou insurrectionnelle.* Car on devrait pourtant savoir, après de nombreux exemples, que l'entente ne s'impose pas, mais s'établit seulement avec des individus ayant les mêmes goûts, les mêmes idées, le même sens pratique, etc. Et ce n'est que lorsque les hommes seront bien instruits de ce qu'ils doivent faire pour s'émanciper et qu'ils se seront éduqués en conséquence, que l'entente s'établira d'elle même sans réglements, ni contrainte et que les coups à l'autorité n'en seront que plus justement portés.

Des individus qui nous ignoraient ou nous maltraitaient ont appris à nous connaître en nous fréquentant et en analysant — sans parti pris — chacun de nos actes qui constituent la *Vie réelle*, et ils ont compris que la véritable satifaction du MOI était dans la lutte individuelle contre les défauts, les inégalités, les turpitudes, les crimes d'une société qui va vers sa mort, activée par la poussée irrésistible de la volonté de vivre des insoumis plus ou moins illégaux.

Les anarchistes aiment la vie libre. Ils tiennent à la vie de leurs semblables, mais ils veulent la réciprocité.

Fernand PAUL

A Travers les Livres

La psychologie ethnique.

par Ch. Letourneau (1)

Je n'ai ni voulu, ni osé entretenir les lecteurs de *l'anarchie* de l'encyclopédie nouvelle que publient les éditeurs Schleicher. Il y a en ces 6 ou 7 volumes déja parus, une substance trop sérieuse et trop diverse, pour qu'un jugement rapide soit possible sans être qualifié de superficiel ou d'incompétent.

Ce sont d'ailleurs des œuvres classiques, pourrais je dire, pouvant se passer de commentaires. Les titres et les noms des auteurs suffisent à montrer aux camarades qu'ils trouveront dans ces livres une éducation véritable, sur presque toutes les branches de l'investigation scientifique : Biologie, Géologie, Préhistoire, Physico Chimie, Botanique etc. Et à l'heure où une soif toujours plus grande pousse les anarchistes vers les notions exactes et les connaissances utiles, le succès d'une telle encyclopédie se justifie pleinement, d'autant plus que les prix de ces livres les rendent abordables pour tous.

Je tiens à dire quelques mots sur le dernier paru, dans lequel Letourneau étudie la mentalité des races et des peuples. Voilà un livre d'une documentation considérable, écrit dans un style sobre et clair, qui rendra service aux camarades et leur permettra de s'orienter avec plus de sûreté dans ce passionnant domaine de la psychologie humaine. Comment parler de sociologie, comment étudier la question sociale et rechercher des solutions en cette matière, si l'on ne connaît préalablement les conditions de développement des êtres humains, l'évolution de leurs connaissances, de leurs morales, de leurs mœurs, de leur industrie, de leur langage, etc etc. ?

Tous les facteurs de progrès et de civilisation sont étudiés, ainsi que les causes de stagnation et d'engourdissement. Avec des faits et des documents, on peut ainsi se rendre compte de la marche suivie par l'humanité, non en raison d'une loi mystérieuse et supérieure ; mais par le seul jeu des forces, des intelligences et des activités.

Le premier chapitre étudie l'évolution mentale chez les animaux, exposant les résultats curieux, obtenus par la culture de leurs sensations et de leur intelligence et les modifications engendrées par la domestication ou l'influence de l'homme.

Ensuite, Letourneau expose parrallèlement ce qui caractérise la mentalité de l'enfant et celle de l'homme primitif. Il fait constater que l'enfant, à la cérébralité embryonnaire, est amené à commettre les mêmes gestes imitatifs que le sauvage et que ses raisonnements procèdent d'un même système, superficiel et impulsif. La mémoire enregistre des impressions confuses, l'imagination est vive, mais maladroite, la vie affective est peu épanouie, les sentiments qui prévalent sont la gourmandise, l'hypocrisie et quand à l'intelligence elle ne saisit que les faits concrets, les raisonnements simples et frappants, répugnant aux idées abstraites, ignorant les notions de temps et de durée. L'étude du langage enfantin est également curieuse ; il consiste d'abord en gestes, en expressions inarticulées, puis difficilement articulées et ne se développe que par l'influence du milieu ambiant

Après une étude de la psychologie générale de l'homme, passant en revue les différents phénomènes de la vie de conscience chez l'individu, l'auteur aborde l'examen ethnique de la mentalité humaine, examen sérieux et impartial des races et des états sociaux divers. C'est d'abord la psychologie des sauvages ; c'est-à-dire des hommes les moins évolués que nous connaissons et parmi ceux-ci, de l'Australien, dernier échelon de notre espèce. Rudimentaires sont les institutions sociales de ces barbares, la vengeance impulsive constitue la justice du clan australien, hommes et femmes s'accouplent en une promiscuité animale, n'ayant pas même conscience des phénomènes de génération, la mort est incomprise, la religion est purement animique, l'alimentation est constituée parfois de corps putréfiés, le langage ne comporte qu'un très petit nombre de mots. Bref, ainsi que le dit l'auteur, c'est le règne de « l'impotence intellectuelle ».

Partant de cette humanité grossière, Letourneau examine successivement les différentes races, dans l'ordre de progression intellectuelle pouvant nous permettre de supputer le processus du développement de l'homme à travers les âges. Je ne pourrais le suivre dans un tel travail, fut ce en le résumant, qu'en donnant à la présente étude une ampleur exagérée. Qu'il me suffise donc d'indiquer, en quelque sorte, la table des matières, formant le squelette du bouquin. Après celle du sauvage absolu, Letourneau observe la psychologie des indigènes de l'Afrique Neire, puis celle des Papous, des Polynésiens, et des Fuégiens. Continuant à s'élever de plus en plus, il montre l'augmentation des qualités morales chez le Peau-Rouge, la vieille civilisation des Aztèques dans l'Ancien Mexique, ainsi que celle des Incas et des Péruviens. Les divers peuples de l'Asie : Malais, Mongols, Indo-Chinois sont étudiés, ainsi que la mentalité chinoise, exemple frappant de ce que peuvent effectuer de désastreux, les traditions autoritaires étouffant toute initiative et arrêtant l'essor de la pensée, du savoir, de la découverte.

Les Aryas et les Hindous, les Egyptiens, les Chaldéens élifièrent également des civilisations dont la disparition fut l'œuvre des castes religieuses, dont l'influence fut souvent mortelle pour la raison humaine.

Deux excellents chapitres sur la mentalité hellénique et ses progrès éclatants, dirigés plutôt vers les arts et l'esthétique que vers les sciences positives, et la mentalité romaine dont l'esprit guerrier et conquérant devait causer la mort, en même temps que l'apogée. Puis le Moyen-Age, avec ses cagoules, ses excès, son fanatisme et sa régression indéniable.

De cet amas de faits et de descriptions, Letourneau dégage des conclusions intéressantes. Il expose l'évolution du langage intimement liée à l'évolution intellectuelle. L'évolution de l'industrie lui permet de faire l'historique si instructif des moyens et des armes employées par l'homme pour se défendre, pour se nourrir, pour s'abriter, pour cultiver la terre, pour arracher sa vie aux éléments mauvais et aux animaux adversaires. Que de progrès depuis la première pirogue, le premier silex, l'antropophagie, l'union sexuelle grossièrement privée de tout sentimentalisme etc.

Et dégageant de cette étude, la philosophique synthèse qui en découle, Letourneau termine par quelques pages pleines d'espoir dans l'avenir de la connaissance humaine, qui finira bien par triompher de tous les dogmes et de toutes les ignorances, pour assurer aux humains des conditions de vie toujours plus belles.

LE BIBLIOGRAPHE

(1) Editions Schleicher frères. Un volume, 1 fr. 95. En vente à *l'anarchie*.

=:= NOS ÉDITIONS =:=

L'INDIVIDUALISME

(*Doctrine de révolte et de solidarité*).

UNE RÉVOLUTION

EST-ELLE POSSIBLE ?

Ces deux brochures de vulgarisation anarchiste-individualiste sont en vente à *l'anarchie*.

Chaque brochure 0 fr. 10, le cent 5 francs. (franco 0,15 et 5,60).

Réunions anti-électorales

Le jeudi 22 septembre, salle des Fêtes de la Mairie de Suresnes.

Le samedi 24 septembre, préau des Ecoles, rue de la République à Puteaux.

Sujet traité :

ABSURDITÉ DE LA POLITIQUE

Appel à tous les copains.

Imp. spéciale de « l'anarchie »

TRAVAIL EN CAMARADERIE

Le Gérant : ANDRÉ MIQUEL

Revue des Journaux

LE LIBERTAIRE

En criant « *A l'assassin* ! » Eugène Péronnet montre la lâcheté générale, dont les récentes éxécutions de Biribi, permettent une fois de plus de constater toute l'étendue.

Sur le même sujet, l'article un peu terne, d'Anna Mahé, conclut par la nécessité de la révolte et la légitimité des représailles à l'égard des bourreaux d'Afrique.

Laissons de côté, l'esquisse d'un projet d'Internationale Ouvrière...

Silvaire revendique pour les grévistes et les révoltés le droit de faire *la chasse aux renards* qui soutiennent l'exploitation patronale.

Je ne comprends guère l'article d'Ernest Lac et je ne vois pas du tout ce qui lui permet d'avoir *une illusion de moins* !

Décidément le père Barbassou en veut aux Curés et au Christianisme. Cet article sera-t il le dernier sur le sujet ?

G. Hardy récite les *propos d'un malthusien*, tandis que R. D. nous conte en termes alléchants la découverte d'un paradis communiste dans un ancien monastère des Chartreux.

Anna Mahé, commence la publication d'une causerie sur *la valeur de l'éducation*. Nous en reparlerons.

LES TEMPS NOUVEAUX

A Biribi, les assassinats se succèdent et André Girard crie « *assez* ! ». Constatons avec lui que ces faits ne troublent guère les vacances des grands humanitaires et politiciens.

En nous présentant « *Pasteur tel qu'il est* » A. et A. Mary font certes besogne utile, car la réputation de ce pontife fut singulièrement surfaite. Ce n'est pas une raison pourtant, pour exécuter si facilement la totalité de ses travaux scientifiques.

Roosevelt a donné aux gogos français *une bonne leçon* en se faisant payer 10.000 francs, sa conférence à Paris, nous dit Michel Petit.

Une critique sérieuse de Jean Grave sur les exagérations malthusiennes du livre de Marestan « *l'Education Sexuelle* ».

LE LISEUR

Où l'on discute ! Où l'on se voit !

CAUSERIES POPULAIRES. — Salle Chatel Boulevard Magenta, près de la Bourse du Travail.
Lundi 26 septembre à 9 heures du soir. Causerie par Dacosta *Réflexions sur l'Education de la Volonté.*

LIBRE DISCUSSION. — 69, rue de l'Hôtel-de Ville. Mercredi 28 sept. à 9 heures du soir Causerie par A Aboukaya sur la *Philosophie de Buchner.*

LA LIBRE RECHERCHE. —(Cercle d'études sociologiques du Quartier Latin). Vendredi 23 à 9 h. café Dubourg, 26. rue des Carmes. Causerie par le camarade Carto Quatrone sur *l'Anthropologie criminelle.*

FÉDÉRATION DES NÉO-MALTHUSIENS. 7, rue de Trétaigne, restaurant coopératif. Réunion samedi 24 septembre.

GROUPE D'ÉTUDES DES OUVRIERS SERRURIERS. — Réunion antimilitariste, à l'occasion du départ de la classe, dimanche 25 septembre à 9 heures du matin, Salle de la Maison Commune de IIIe, 49 rue de Bretagne, Divers camarades prendront la parole.

PONTOISE. — Groupe d'études sociales, 14, rue Delacour, place du Grand Martroy. Samedi 24 septembre, à 8 h. 112, causerie entre camarades.
Entente communiste de Seine et Oise. Dimanche 26 septembre à 9 h. du matin, au *Libertaire*, causerie sur l'utilité de l'*Entente communiste.*

ORLÉANS. — (*Causeries libres*) 29, rue de Recouvrance. Les réunions auront lieu dorénavant tous les vendredis.

LYON. — (Groupe d'action et de propagande anarchistes). Salle Chamarande, 26, rue Paul Bert. Vendredi 23 septembre à 8 h. du soir. Causerie entre camarades. Samedi 24 à 8 h. du soir, salle du Chalet Russe Meeting contre *Biribi et les bagnes militaires.*

THIERS — *Bourse du travail.*
Samedi 24 septembre à 8 h. du soir. Réunion de tous les camarades.

MARSEILLE. — Groupe d'éducation libre. rue de la Pyramide, derrière la Bourse du Commerce. Bar Cavour. Samedi 24 septembre à 9 heures du soir. Causerie par un camarade sur *l'Utilité du groupement.*

OULLINS. — *Groupe libertaire* Café André, Rue de la République Samedi 24 Sept. à 8 h. du soir. *Communisme ou anarchisme individualiste* par Giraud.

Trois mots aux Amis

Nous avons fait confectionner un certain nombre de volumes reliés contenant une trentaine des principales brochures anarchistes de toutes éditions. Le volume relié, 3.75, par la poste 4 25.

LIGAUDON. — Reçu mandat.

DUFIEF. — Abonnement terminé N° 283.

LE MENEN. — Reçu mandat.

GUSENIER. Marsillargues. — Reçu mandat Entendu.

Un camarade de province désirerait trouver du boulot à Paris, comme tourneur en fer. Ecrire à *l'anarchie.*

Ch. D'AVRAY, informe les camarades que les cours annoncés commenceront le lundi 26 Sept. à 9 h. du soir, au Restaurant coopératif, 49 rue de Bretagne, Premier étage.

R. PRINTEMPS. — Article parvenu trop tard pour cette semaine. Au prochain n°.

SACOMANT. — Idem.

Les camarades de Lorient, sont avisés qu'ils trouveront *l'anarchie*, à la Bourse du Travail, tous les jeudis.

LUIS MARSO. — Où peut-on t'écrire ou te voir ? G. H.

GALLAND, donnera nouvelles à René Yon.

J. DEBOÉ, prie A Mallet de lui donner de ses nouvelles.

POUR LE DÉPART DU BÉTAIL

L'outil de Meurtre

par LEVIEUX

Brochure à distribuer pour la propagande antimilitariste-anarchiste. L'exemplaire 0,05, le cent UN FRANC (franco 1,25).

L'idole Patrie

par André LORULOT

Une brochure de 32 pages. L'ex : 0,10, le cent 7 francs (franco 0,15, 7 fr. 80).

Nous avons d'autre part, toujours à la disposition des camarades, des affiches :

" AUX SOLDATS "

reproduisant des extraits caractéristiques d'écrivains bourgeois, contre l'armée et préconisant la révolte.

Ces affiches sont vendues, 3 fr. le cent, (3,60 franco).